

M.-J. Jacquens

Apollinaire L'Hérésiarque

Essai



M.-J. JACQUENS

Apollinaire L'Hérésiarque

essai

© M.-J. JACQUENS, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0220-8

Couverture : Apollinaire, *Les oiseaux chantent avec les doigts*, gouache, 1916.

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Ninoutchko

« Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure »
Refrain de « Le pont Mirabeau »

Première édition dans le numéro 1 de la revue *Les soirées de Paris*, février 1912

« J'Aime l'Art d'aujourd'hui parce que j'Aime avant tout la Lumière et tous les hommes
Aiment avant tout la Lumière, ils ont inventé le Feu. »

Exergue au catalogue Delaunay, janvier 1913

« Nous lisons dans le même lit
Au livre de ton corps lui-même
- C'est un livre qu'on lit au lit -
Nous lisons le charmant poème
Des grâces de ton corps joli »

Poèmes à Lou, XVII « Rêverie sur ta venue » 4 février 1915

« On peut être poète dans tous les domaines : il suffit que l'on soit aventureux et que l'on
aille à la découverte. »

Conférence *L'Esprit nouveau et les Poètes*, 26 novembre 1917

AVANT-PROPOS

Ce que vous allez lire n'est pas un énième ouvrage sur Guillaume Apollinaire, une énième étude d'érudition biographique ou analytique : depuis un siècle la critique française a su prendre en considération la place et le sens de son œuvre. Il ne s'agit pas non plus d'un énième ouvrage de vulgarisation qui parviendrait comme souvent à susciter l'intérêt pour le poète si ce n'est l'admiration.

Ce livre se veut plutôt un essai critique sur un artiste aux multiples talents, qui joua un rôle essentiel dans l'histoire de l'art et de la littérature. Homme, sans le savoir peut-être, de la transition entre les courants « fin de siècle » – symbolisme, naturalisme, impressionnisme – et toutes les nouvelles tendances qui se déploieront au XX^e siècle – cubisme, orphisme, surréalisme – et aussi avatar de certains de ses prédécesseurs, Diderot et surtout Baudelaire, Apollinaire se laisse appréhender comme un génie artistique hors normes dont la démarche multiple, complexe, novatrice recèle une modernité et une puissance créatrice aux effets, aux conséquences toujours prégnantes, perceptibles aujourd'hui.

Ce qui a provoqué la nécessité de se lancer dans cette démarche critique fut la visite réitérée de l'exposition proposée en 2016 au musée de l'Orangerie « Apollinaire : le regard du poète », puis la lecture de l'excellent catalogue publié par les éditions Gallimard sous la direction de Laurence des Cars. Cette expérience insidieusement a cheminé en moi apportant avec elle la conscience du lien étroit entre une œuvre littéraire riche et multiple - une œuvre énorme : pensons aux quatre volumes de la Pléiade, aux journaux intimes, à la correspondance - et les courants artistiques qui lui étaient contemporains. Les liens entre l'art et la littérature, les influences réciproques ont rendu nécessaire la relecture ou la lecture des textes d'Apollinaire : pas seulement *Alcools* ou *Calligrammes*, mais les contes, les récits depuis *L'enchanteur pourrissant*, *L'Hérésiarque et cie*, *Le poète assassiné*, les textes de théâtre écrit seul – *Les Mamelles de Tirésias* – ou avec André Salmon, les scénarios de films, la critique d'art sous forme d'articles ou de livres thématiques par exemple sur les peintres cubistes ainsi que la correspondance adressée aux femmes aimées, Louise de Coligny et Madeleine Pagès. Mais le vrai déclencheur furent les pages du beau livre des deux sœurs Anne et Claire Berest, consacré à leur arrière-grand-mère Gabrielle Buffet Picabia, femme exceptionnelle qui apparaît dans ces pages comme une accoucheuse de talents, et où l'on peut lire un portrait vivant du poète quand il rencontre le couple Picabia. On y lit des récits très étonnants de moments partagés entre artistes : Picabia, Duchamp et lui Apollinaire. Comment oublier cette scène dans le Jura, à Étival, où l'auteur d'*Alcools* fait la lecture à haute voix pour ses amis de la première mouture de son poème « Zone » ? Le besoin de déployer en quelque sorte une plus longue évocation de l'artiste Apollinaire me devint évident. Restait à l'écrire.

Les questions affluèrent : fallait-il s'arrêter à décrire la puissance créatrice de l'artiste, du poète, du graphomane d'origine polonaise ? Son imagination fantastique ? Son érudition rare ? Sa dénonciation des réalités illusoires, des illusions décevantes ?... Rendre perceptible le

caractère subversif, dérangeant même parfois de toutes ses productions, montrer que l'Hérésiarque c'était lui ? Ne fallait-il pas d'abord aller contre les lieux communs sur le poète, le mal aimé, le soldat mort à la guerre de 14 la veille de l'armistice et montrer que, comme bon nombre de lieux communs, ils sont un peu vrais et largement faux. Immense poète, certes, Guillaume Apollinaire n'est pas, à l'instar de Baudelaire, qu'un poète. La nécessité qui devenait évidence n'était-elle pas de faire partager au-delà de l'admiration, sentiment constant et vibrant, l'interrogation sur le lien entre cet écrivain prolifique et tous ses amis artistes, galeristes, écrivains – nommons-les dès à présent : Derain, Vlaminck, Picasso, Picabia, Duchamp, les Delaunay, Marie Laurencin, Chagall ; Henri Kahnweiler, Paul Guillaume ; Max Jacob, Salmon, Cendrars, Jarry, Breton, Billy, Cocteau... ? Quelles influences cet art moderne, cet art nouveau en train de surgir et qu'il a su voir, nommer, caractériser, admirer, a-t-il eu sur la production littéraire d'Apollinaire ? Quelles influences l'écriture d'Apollinaire a-t-elle eue sur les toiles de ses amis ? L'enrichissement entre peinture et littérature fut-il réciproque, fut-il univoque ? Fut-il exceptionnel ? Comment comprendre le lien entre Apollinaire et Picasso ?...

Les réponses proposées dans cet essai critique aboutissent à la figure complexe d'un écrivain subversif, révolutionnaire dans toutes les formes qu'il choisit et qu'il innova : la prose, la poésie, la critique, le théâtre et le cinéma. Il fut, a été, est encore plus qu'une icône à la tête bandée, immortalisé par les dessins et les photos de lui après une double trépanation, la figuration d'un artiste en porte à faux avec son temps, un Hérésiarque en quelque sorte, comme il titra l'un de ses premiers textes, pressenti pour le prix Goncourt en 1910. C'est le portrait de cet artiste d'exception que propose ce petit ouvrage.

1

« O ma jeunesse abandonnée¹ »

Un destin tragique

Une tête enturbannée, une tête de blessé, de trépané en raison de la guerre de 14-18, photographiée, dessinée... qu'importe, c'est ainsi que Wilhem de Kostrowitzky, alias Guillaume Apollinaire, s'impose souvent dans les esprits : une image d'homme blessé à laquelle on associe une mort prématurée. À 38 ans il est vrai. Non d'une blessure de guerre, mais de la grippe espagnole qui l'emporta, ironie tragique, cinq mois après son mariage et deux jours avant l'armistice du 11 novembre 1918. Apollinaire eut donc d'abord un destin tragique, autrement dit une vie brève, une œuvre interrompue précocement. Quelle place aurait-il tenue dans la vie culturelle et artistique de l'après-guerre s'il avait survécu, sachant qu'il en tint une cependant, énorme et vivante, durant toutes ces années qui ont suivi sa disparition et ce jusqu'à aujourd'hui plus d'un siècle après ?

Le tragique de son destin excède cette mort de novembre 1918 dans son appartement haut perché du boulevard saint Germain, sous une grande toile de Marie Laurencin. Le tragique disent certains, ses amis sûrement, est dans cet éclat d'obus qui traverse sa tempe droite le 17 mars 1916 à 16 heures au Bois des Buttes : son humeur, sa vie, sa vision du monde en seront changées : il sortira de cette épreuve affaibli au point d'attraper une congestion pulmonaire qui durant les deux premiers mois de 1918 le forcera à demeurer hospitalisé, puis de succomber très vite début novembre à cette grippe espagnole qui ravagea l'Europe, pandémie qui fit en quelques mois plus de 50 millions de morts.

Néanmoins, avec notre recul qui facilite la réflexion, le tragique de ce destin particulier peut apparaître bien plus tôt, dans la naissance illégitime et la situation d'apatride de ce polonais qui laissa en héritage une œuvre en vers et prose qui peut encore émerveiller par son audace tout lecteur qui pratique la langue française. Cet enfant naturel qui dut ignorer le nom exact de son père, qui fut élevé avec son jeune frère par une mère aventurière qui n'aimait tant que jouer dans les casinos d'Europe auxquels elle pouvait avoir accès, n'eut pas tant le désir de trouver ou de retrouver une figure paternelle que de questionner sa propre identité, de la construire, de la conquérir au travers de nombreux pseudonymes même si demeure seulement celui que ses amis et la postérité ont retenu, un pseudonyme qui sonne bien français (son prénom Wilhem francisé et un autre de ses prénoms érigé en nom Apollinarius qui renvoie si joliment au dieu grec de la poésie, Apollon), cette nationalité qu'il obtint seulement quelques jours avant d'être blessé, le 9 mars 1916, concrétisant enfin son projet de naturalisation qui remontait à près de dix ans. Et aussi au travers de nombreux personnages de mythes et de fictions depuis Merlin l'Enchanteur, Hermès Trismégiste, Orphée, Que Vlo-Ve, Croniamantal... ou simplement Arlequin qui figuraient à ses yeux les facettes d'une personnalité complexe, contrastée,

¹ Titre du dernier poème du recueil *Vitam impendere amori*.

contradictoire et que le lecteur peut retrouver dans ses livres : *L'enchanteur pourrissant*, *Bestiaire*, *Alcools*, *L'hérésiarque et cie*, *Le poète assassiné*. Peut-être avait-il le sentiment d'être un étranger parmi les Français, les Européens, les êtres humains. L'origine polonaise de sa mère ne le convainquit pas. Il chercha la reconnaissance de la France et quand enfin il en obtint la nationalité, une semaine plus tard un obus lui transperçait le crâne sur un champ de bataille où il défendait avec fierté et courage son pays d'adoption. Encore ou déjà l'ironie tragique.

Guillaume, Gui pour ses proches, puisqu'il signait souvent ainsi ses cartes postales, ses billets, avait un rire tonitruant, une manière de dévorer, d'aimer la vie toute rabelaisienne. Il riait pour ne pas pleurer, il cachait sa tristesse, sa mélancolie derrière ses farces, ses frasques mais sa poésie laissait clairement entendre qu'il avait compris la fragilité du temps qui passe et du destin qu'il avait dû saisir à bras le corps. Quel lecteur peut oublier les derniers vers du long poème « Zone » qu'il plaça en tête du recueil *Alcools*, après l'avoir récité à ses amis Picabia, Duchamp et Gabrielle Buffet un petit matin d'octobre 1912 à Étival dans le Jura, près de six ans avant sa propre mort :

« Adieu adieu

Soleil cou coupé » ?

La mélancolie est partout dans ses textes qui frôlent ou côtoient le rire et parfois elle s'affiche clairement, ce qui permit à ses amis de proposer un recueil posthume en 1952, intitulé *Le guetteur mélancolique*. Mais l'écrivain avait déjà publié de son vivant en 1917 au Mercure de France une petite plaquette de 6 poèmes, *Vitam impendere amori*, comme en écho à la devise de Jean Jacques Rousseau, *Vitam impendere vero*. Ces quatrains mélancoliques rédigés après sa blessure, après son éloignement d'avec Louise de Coligny et Madeleine Pagès, disent donc « À l'amour pour la vie ! » Le rédacteur de l'édition de la Pléiade estime qu'ils sont parmi les vers les plus purs écrits par le poète.

« L'amour est mort entre tes bras

Te souviens-tu de sa rencontre

Il est mort tu la referas

Il s'en revient à ta rencontre

Encore un printemps de passé

Je songe à ce qu'il eut de tendre

Adieu saison qui finissez

Vous nous reviendrez aussi tendre »

Et le dernier quatrain de ce court recueil :

« O ma jeunesse abandonnée

Comme une guirlande fanée

Voici que s'en vient la saison

Des regrets et de la raison »

Un destin tragique ? Oui, mais pas simplement d'être mort à 38 ans de la grippe espagnole sans avoir pu poursuivre, achever son travail d'écrivain... oui, d'avoir vécu pour exister en tant qu'artiste étranger, dans un pays où il se battit dans tous les sens du mot d'abord en Champagne pour la paix et la liberté face à un pays ennemi dont il connaissait et appréciait, pour y être allé, l'histoire et la culture, puis pour être reconnu en tant qu'être humain, écrivain et artiste de langue française. Il eut la reconnaissance de son vivant et sa gloire, « hénaurme », comme aurait dit Flaubert, fut posthume. Ce livre essaiera d'en montrer le pourquoi.